

★ BROADWAY LIMITED ★

Epreuves numériques

Malika Ferdjoukh

★ BROADWAY LIMITED ★

tome 3

UN THÉ AVEC GRACE KELLY

Epreuves numériques



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Epreuves numériques

Avec le soutien du **CNL**
CENTRE NATIONAL
DU LIVRE

© 2021, l'école des loisirs, Paris
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2021
Dépôt légal : mai 2021
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-30563-1

*À mes petites cousines, Kahyna A. et les Silmi girls,
en souvenir de Nana.*

Epreuves numériques

À LA PENSION GIBOULÉE

Artemisia et sa sœur, **Mrs Celeste Merle**: propriétaires de la pension
Charity et **Easter Witty**: les domestiques

Chic, alias **Felicity**: top model, chercheuse d'or

Page: comédienne, élève à l'Actor's Studio

Hadley: danseuse qui ne danse plus

Manhattan: danseuse en attente

Ursula: chanteuse de charme

Etchika: comédienne quand elle peut

Jocelyn: étudiant français, pianiste

Dido: sa voisine et girlfriend

Prospero: père de Dido, projectionniste

EN VILLE

Uli Styner: star de Broadway

Willoughby: sa costumière et confidente

Reuben Olson: son fils et son secrétaire

Lester Lang: amoureux incertain, et prof à l'Actor's studio

Gavin Ashley: amoureux nébuleux de Charity, et vendeur de couteaux

Addison De Witt: amoureux insaisissable de Page, et chroniqueur

Ernie, alias **Bouchon**: amoureux venu du Kentucky, et fortuné du liège

Arlan Bernstein: amoureux pour toujours, et soldat absent

Jay Jay: amoureux éperdu de Hadley, et héritier de la high society

Scott Plimpton: amoureux dubitatif de Manhattan, détective, et père de famille

Whitey: amoureux aux deux visages de Chic, et technicien de studio

Sloan Crocetti: amoureux entêté de Charity, et coursier

Silas, alias **Drizzle**: amoureux interdit d'Ursula, musicien, et fils d'Easter Witty

Bubber: amoureux échappé d'un flash-back d'Artemisia, et réparateur

Le jeune homme à lunettes: inconnu, et amoureux de chutes en taxi

DE PASSAGE...

Fergus: lecteur pour un grand éditeur new-yorkais

Mrs Chandler: bibliothécaire dans Greenwich Village

Liselot: 9 ans ½, polio, dévoreuse de Dickens

Mr Acquaviva: son papa, propriétaire de night-club

Terry: collègue de Hadley au vestiaire du Stork Club

et **Midjet**, marchande de violettes, flâneuse chantante, d'un tome à l'autre

GUEST STARS: Woody Allen, Marlon Brando... et Grace Kelly, bien sûr.

BROADWAY LIMITED

Retour vers le passé

Grâce à un petit arrangement, **Jocelyn**, 17 ans, français, a pu rester à Giboulée, respectable pension new-yorkaise où l'on n'accepte pourtant que les demoiselles. Il y découvre un tourbillon de jeunes filles fauchées, riches de rêves, de passions, de secrets...

Manhattan, la danseuse, se fait passer pour habilleuse afin d'approcher Uli Styner, la star de Broadway qui a bien des ennuis avec les chasseurs de sorcières de la Commission des Activités Anti-Américaines... Il ignore que Manhattan est la fille qu'il a abandonnée, enfant.

Chic, la croqueuse de diamants, enchaîne les publicités... et les fiancés fortunés, jusqu'au jour où un adolescent nommé Allen Königsberg – futur Woody Allen – la présente à Whitey, jeune homme distant et ténébreux, simple technicien à CBS... Mais qui est-il vraiment ?

Hadley élève Ogden, son fils de 3 ans, en prétendant qu'il s'agit de son neveu. La vie a basculé pour elle par une nuit de neige dans le train *Broadway Limited*. Malgré des débuts prometteurs avec l'illustre danseur Fred Astaire, elle a tout arrêté. Carrière et existence en suspens, elle cherche Arlan, son beau soldat perdu à la suite d'une cruelle méprise. Depuis, elle survit. Ce n'est guère facile, même si Jay Jay aimerait beaucoup l'aider...

Il y a aussi **Etchika**, la camarade pleine de repartie. Et la singulière **Ursula**, qui chante et file un amour parfait, mais strictement interdit, avec Silas, le musicien de jazz.

Enfin **Dido**, la voisine *bobby soxer*, qui combat les préjugés et manifeste avec vigueur pour les libertés, contre le FBI et les chasseurs de sorcières. Jocelyn en tombe vite amoureux.

La Pension Giboulée est dirigée par **Mrs Merle** et sa sœur, **Artemisia**, dont les amours de jadis tissent leurs liens subtils avec l'actualité de cette ardente jeunesse de 1948, bien décidée à en découdre avec une guerre si proche encore, dans un monde où tout est à refaire.

PARTIE 1

PRINTEMPS 1949
SPRINGTIME. HAPPY TIME...

Epreuves numériques

Do it again

Le jeune homme ouvrit à la jeune fille. La porte en bois du compartiment coulissa à moitié, avec un grincement d'ennui. La jeune fille resta dans le couloir, un gros bagage à chaque bras, un troisième en bandoulière. L'espace dégagé n'était pas assez large. Le jeune homme força sur le panneau, qui protesta et résista.

– Passez-moi ces sacs, Miss. Vous entrerez ensuite sans peine, vous et votre taille de fée.

Il introduisit les affaires une à une. La jeune fille s'engagea à l'intérieur. Sa taille était menue en effet, souplement ceinturée dans une veste en tweed d'un vert neuf.

– On serait en droit d'attendre du confort et des portes qui fonctionnent dans un train comme le *Broadway Limited*, dit le jeune homme en gigotant drôlement des sourcils, qu'il avait épais. Même en deuxième classe.

Ils étaient seuls dans le compartiment de six places. Elle nota qu'il rajustait d'un geste vif sa cravate et sa boutonnière. Il casa sans effort les gros sacs sur le porte-bagages. Elle s'installa sur la banquette en face, près de la porte laissée ouverte – plutôt entrouverte, vu qu'on ne pouvait rien en tirer.

– Merci, dit-elle, tandis que le train s'ébranlait. C'est très aimable à vous.

Jusqu'à la halte suivante, elle parut passionnément plongée dans le roman qu'elle avait tiré du sac à son épaule. Mais lorsque, pour la quatrième fois, il surprit le regard qu'elle déviait promptement du sien entre deux pages, et sachant qu'il faisait la même chose tandis qu'il croisait et décroisait ses grandes jambes, il finit par réagir, en accord avec les roues du train qui freinaient :

– C'est intéressant ?

Pour le coup, son regard le fixa droit.

– Je vous demande pardon ?

– Votre livre... Il est bien ?

– Charles Dickens.

Le ton eut un rien de tranchant. Elle dut en avoir conscience car elle adoucit cette réponse en lui exhibant la couverture et le titre. Il hocha la tête, mais ça ne lui disait rien du tout. Ses sourcils se soulevèrent une nouvelle fois, en même temps que les coins de la bouche. Elle garda, quant à elle, son impassibilité tout en songeant que ces sourcils, ce menton, ce sourire formaient un ensemble masculin épatant.

Il se pencha pour lui parler... À cet instant la porte s'ouvrit. Et s'ouvrit en grand, soumise à l'autorité d'une force souveraine ! Renonçant d'office au combat, le panneau en bois couina à peine.

– Puis-je avoir de l'aide ? interrogea l'arrivante, porteuse d'un parapluie, de bouclettes grises, d'un petit sac ovale et d'un panier en paille qui disait *miaou*.

Elle braqua des yeux noirs sur le jeune homme. Qui bondit en s'excusant et s'empessa de la débarrasser, puis de ran-

ger les affaires sur le filet; elle conserva le panier avec elle. La *force souveraine* n'était pas flagrante physiquement, car la voyageuse était fluette, costumée, gantée et capuchonnée du gris des douairières de la Nouvelle-Angleterre, mais elle avait le geste et le merci impératifs. Elle s'assit, à deux places de distance du jeune homme, après avoir inspecté la banquette et chassé des poussières qu'elle fut seule à percevoir. L'on comprenait que, face à elle, une porte rebelle préférât l'abdication.

Le jeune homme se retrancha dans le mutisme, la jeune fille dans sa lecture. Dans le panier paillé, les *miaous* se tinrent cois.

Ce fut ainsi jusqu'à Westlong Bridge. La douairière à bouclettes grises ôta alors ses gants, ouvrit le sac ovale pour déballer quelques sandwiches hors d'un large torchon immaculé, et entreprendre de tranquillement se sustenter.

Le jeune homme commença à manifester des signes de nervosité. La jeune fille, paupières baissées, talonnait, mais en trébuchant, son Dickens. Lorsque, après absorption du troisième sandwich, la dame délivra d'un thermos des senteurs de café chaud, le jeune homme ne tint plus. Il se dressa tel un ressort, son crâne heurta la barre du filet à bagages.

– Je... je vais aller chercher de quoi manger, annonça-t-il en se massant le cuir chevelu. Miss? Désirez-vous... Puis-je vous rapporter...

– Je... Merci, non, je ne crois pas, murmura la jeune fille. Sur quoi elle replongea dans sa lecture, avec un microscopique sourire.

Il sortit. Du moins il essaya, car la porte (qui l'avait reconnu, la fourbe) fit opposition. Il se glissa en crabe dans l'espace que la traîtresse voulut bien lui concéder, et il disparut dans le couloir.

– Voilà un gaillard qui me paraît bouillonnant, constata la vieille dame au milieu d'une bouchée à l'œuf et au thon.

Elle prit le temps d'une gorgée à sa tasse, ajouta :

– Ce n'est pas convenable, cette agitation, n'est-ce pas. Avez-vous remarqué sa façon de nous dévisager? Vous, surtout! ajouta-t-elle après le répit d'une mastication. Je suis sûre qu'il sait par cœur le nombre de vos taches de son et leur emplacement.

La jeune fille, troublée, se dépêcha de tourner une page. L'autre s'essuya les doigts sur le torchon blanc qu'elle replia méticuleusement en huit. Elle rectifia son chapeau d'une tape, remit ses gants. Comme la jeune fille lui jetait un coup d'œil par-dessus le livre, la dame lui sourit, du sourire que l'on fait lorsqu'on vous tire les cheveux et que vous ne voulez pas montrer que ça fait mal.

– Je descends à Pusher's Crossings, chuchota-t-elle avec des précautions d'espion. Dans une demi-heure. Et vous?

– Tout au bout. New York.

– Et lui? Vous savez?

– Ma foi non. Nous avons à peine échangé.

La dame s'infléchit, lui toucha la main. À travers le gant, ses doigts donnaient l'impression d'un petit tas d'os en désordre dans un sachet de soie.

– À votre place, je changerais de compartiment ou de wagon. On ne voyage pas seule avec un homme jusqu'à New York.

– Peut-être descend-il avant. Et d'autres voyageurs vont certainement arriver.

La jeune fille soupira de se sentir obligée d'expliquer :

– J'ai trois énormes bagages peu commodes à déplacer et...

Il réapparut à cet instant, la mine épanouie, les bras saturés

de victuailles, cornets de bouchées, bouteilles, gobelets. Il s'abs-tint de coulisser la porte... À quoi bon s'escrimer contre la matière hostile ?

– Tenez, Miss. Il y a là assez pour s'occuper jusqu'au terminus. Et même si vous descendez avant, ça nous laisse de quoi tenir.

Nous ?

Il déplia la tablette, y déversa son chargement (sandwiches, poulet froid, beignets, fruits, soda) tout en coulant une secrète œillade de triomphe en direction de la douairière aux gants. Laquelle darda une lourde expression entendue sur la jeune fille.

– C'est fort aimable, dit celle-ci. Cependant je vous ai dit que je ne souhaitais pas...

– J'abandonne ce train au beau milieu de la Pennsylvanie, sourit-il. Il reste quatre heures à votre estomac pour changer d'avis. Vous allez où ?

La jeune fille sentit deux prunelles noires sous les bouclettes grises lui enfoncer deux clous dans la tempe droite.

– À... à New York, répondit-elle, partagée entre réticence et fou rire.

On entendit le long soupir qui s'échappait des narines de la dame. La jeune fille se tourna vers la fenêtre pour éviter les deux regards fixés sur elle. Jambes étendues, le jeune homme attaqua son cornet de bouchées au poulet. Après deux ou trois, il le lui tendit.

– Allons, Miss. Prenez. Vous avez faim, je le sais. Pendant que vous lisiez tout à l'heure, votre ventre gargouillait.

Du recoin aux bouclettes fusa un hoquet scandalisé. La jeune fille ne put retenir un rire nerveux.

– Il vous va bien, Miss.

Elle le dévisagea, interrogatrice.

– Votre rire.

Un peu déstabilisée, elle s'empara finalement du cornet qu'il lui tendait toujours. Sur ses épaules elle sentit se répandre toute la réprobation de la Nouvelle-Angleterre.

– Merci, dit-elle. J'ai faim, c'est vrai. J'attendais midi pour aller à la voiture-restaurant.

Il glissa un fragment de poulet entre les interstices du panier. Un *miaou* s'en saisit illico. La dame attira le panier contre elle. Les deux jeunes gens s'entre-regardèrent et étouffèrent le quelque chose qui faillit jaillir de leurs lèvres. La jeune fille prit une inspiration, et dit :

– Mon nom est Guinniver Weehawken-Hawkings.

Il la fixa, un peu penché.

– Un peu alambiqué, j'en conviens. Aussi m'appelle-t-on Ginger depuis ma naissance. Mr John Jones, l'officier d'état civil de Spring Rocks, est le seul à ne pas le faire.

Le jeune homme se déplia sur ses longues jambes pour la saluer d'une courbette, puis se rassit.

– Sacrée chance que vous avez, Ginger. L'officier d'état civil de Merianville, où je suis né, n'a jamais pu, lui, prononcer le mien !

Il tourna son visage aux épais sourcils rieurs vers les collines qui, derrière la fenêtre, ondulaient du flanc avec le brio des danseuses orientales.

– Et... quel est ce nom ? s'enquit-elle après la convenable hésitation qui prouvait sa bonne éducation.

D'un bond, il changea de banquette pour se rapprocher d'elle, sous l'œil proprement consterné de la dame retranchée

derrière son panier. On l'entendit malmener ses petits os à l'intérieur de ses gants.

– C'est vrai, pardon, je ne l'ai pas dit. Friedrich-Gunther Freidenkerleuchturn.

Après un temps (d'attente confuse pour lui, de surprise charmée pour elle), ils s'esclaffèrent. Sur la banquette opposée, il y eut des *hem hem*, suivis d'un *miaou* indécis.

– Ah! Vous me battez à plate couture, Mr Fredel... tch... tchh.

– Freiden-kerleu-chturm. Vous y parviendrez un jour.

Un jour?

– Je crains que non, dit-elle faiblement.

– Pusher's Crossings! mugit le contrôleur dans le couloir.

La dame se leva. Fred l'imita aussitôt, pour l'aider à extraire son sac et le panier à miaous. La porte, qui n'avait aucune raison de retenir une petite personne grise à la rigidité de stalagmite, coulissa et la laissa sortir sans barguigner, ni grincer. Sur un bref merci, un bref salut, la petite personne grise déserta le compartiment, puis le train.

Du quai leur parvinrent de lointains *miaous* d'adieu.

Le train poussa un infini soupir de soulagement et repartit. Ils restèrent silencieux. Il faut un temps d'adaptation au soulagement.

– Mes parents viennent du pays de Galles, reprit enfin la jeune fille. J'ai échappé à une flopée de patronymes imprononçables, Tannynybwllch par exemple, ou Llywcllaw.

Il redressa son chapeau qui penchait terriblement sur l'oreille.

– Quand mon Big Daddy Otto a débarqué en 1903 dans le Nouveau Monde, il a refusé de raccourcir son nom, contrairement à la plupart des migrants qui avaient traversé l'Océan avec

lui... Sur Ellis Island, à l'officier de l'Immigration qui lui proposait de troquer Freidenkerleuchturn pour... Shawn, Big Daddy Otto a rétorqué: *Après avoir tout abandonné sur le Vieux Continent, doit-on aussi renoncer à son identité? Shawn...! Ai-je une tête d'Irlandais? Freidenkerleuchturn je suis, Freidenkerleuchturn je reste!* Il a débité tout ça moitié en allemand, moitié dans son anglais de cours du soir. L'officier, surmené ou à bout d'imagination, l'a laissé aller. Je dois dire que, même s'il me faut généralement le répéter dix fois, et l'épeler onze, j'ai fini par aimer mon nom de famille.

La jeune fille accepta le verre de soda qu'il posa sur la tablette. Elle se mit à boire doucement.

– Voyez-vous un inconvénient à ce que je vous appelle... Fred? dit-elle au bout d'un moment.

– Aucun... Ginger.

Par la vitre, les danseuses orientales n'en finissaient plus de défiler leur chorégraphie, balançant au rythme des roues leurs ventres de blé, d'orge et de seigle encore verts.

Elle rougit. Fred. Ginger. Qu'allait-il supposer? Elle devina la question qu'il méditait, elle le devança.

– Qu'allez-vous faire en Pennsylvanie?

Il changea de position, avec un geste brusque du bras.

– À Chicago, pour un gars dans mon genre, bah, il n'y avait guère que trois perspectives: Les docks. La paperasse. Ou la pègre. Aucune ne me souriait plus que l'autre. Big Dad Otto m'a laissé un petit héritage il y a deux ans. Alors... j'ai décidé d'œuvrer au bonheur de mes jours futurs.

Elle se taisait, dans l'attente de précisions qui ne vinrent pas. Il exploita la brèche.

– Et vous-même? Avec de si gros bagages... New York, je parie?

Elle acquiesça. Il détailla la jolie veste en tweed, la jupe en corolle, les mains délicates aux ongles sobrement vernis, les cheveux impeccables et courts qui dessinaient comme des pétales noisette autour du front et des taches de rousseur. Élégante. Et même à la dernière mode. Ravissante, cependant pas assez riche pour s'offrir une cabine de première classe pour un bien long voyage.

– J'y suis. Vous travaillez dans la publicité. Secrétaire? Dactylo? Rédactrice?

– Oh non. Le bureau, très peu pour moi.

Pour éluder ce qui suivrait immanquablement, elle enchaîna avec vivacité :

– Vous n'avez pas répondu. Qu'allez-vous faire en Pennsylvanie?

Il rechangea de position, avec la même brusquerie du même bras. Son regard s'envola vers le ciel, au-dessus des danseuses orientales aux flancs oscillants, hypnotiques, et printaniers.

– Jurez-moi de ne pas rire.

– Impossible. J'aime trop rire.

– Bon. (Il réfléchit.) Tant pis. De vous, ça pourrait bien me charmer. C'est... à cause d'une photo dans *Life*. Regardez.

Il déplia une grande page de magazine, délogée presto d'une poche intérieure de son veston. Il tapota du doigt la photo.

– Franchement... ça ne donne pas envie d'être dedans?

On y voyait des buttes, une vallée, une sorte de petit lac (ou bras de rivière?), une riante végétation sous un ciel pur. *Susquehan's Falls*, titrait la légende. Ginger opina poliment.

Il extirpa un second papier, plié en volet, le lui fourra sous le nez. Une annonce cerclée de bleu, à propos d'une ferme à vendre. Elle releva la tête, se sentit toute secouée par son sourire heureux, son regard rayonnant.

– J'ai posé une option à 800 dollars. Cette ferme sera à moi dans dix ans. Deux cents pommiers. J'en planterai autant, car la terre est gracieuse là-bas et ne demande qu'à obéir. J'ai commandé un pressoir sur catalogue, et...

Comme elle – ce qui lui fit esquisser un imperceptible sourire –, il avait donc embarqué sur ce train à cause... d'un rêve!

– Et vous? reprit-il quand il eut conclu un récit – peuplé de pommes, de cidre, d'hydromel, de poules – qu'elle écouta à moitié, trop occupée à observer ses mains qui dansaient, ses lèvres mobiles aux courbes tendres, ses sourcils remuant en même temps que son nez qu'elle trouvait si... qu'elle trouvait tellement...

– Moi? Oh. Mes projets sont bien différents des vôtres.

Elle hésita.

– Je chante, dit-elle. Je prends des leçons depuis sept ans. Mon professeur m'a fourni des adresses à Broadway, pour du travail.

– Chanteuse! souffla-t-il, émerveillé. Suis-je bête. J'aurais dû deviner. Vos lèvres sont si mélodieuses.

– Ça n'a rien à voir, dit-elle en riant. Il faut surtout travailler.

– Avoir un don, aussi.

– De l'obstination.

Il hocha la tête. Entre eux s'établit alors un silence que l'on pouvait qualifier de particulier.

À la gare d'Ashtonion, une jeune femme monta avec deux bambins auxquels elle distribua une part d'*apple pie* et du sirop

d'orgeat. Elle proposa gentiment à ses compagnons de périples ce qui resta d'*apple pie*. Ils acceptèrent sans façons.

Durant l'heure qui s'écoula, la nouvelle passagère révéla qu'elle changerait à Furnace Junction pour rejoindre Mullstilby, dans le Connecticut, où son mari était parti en éclaireur s'installer boulanger. Il avait trouvé un job dans une minoterie, mais le couple comptait bien, d'ici quelque temps, monter une affaire bien à eux. En attendant, elle ferait la copiste à l'université.

Les deux petits écoutaient leur mère en silence, comme si elle racontait *Blanche-Neige*.

Les deux grands écoutaient aussi... mais sans ouïr un traître mot. Ils s'étaient instinctivement tournés l'un vers l'autre, foudroyés par le soleil qui traversait les vitres.

En vérité, c'était un plaisant compartiment que celui-là, où le hasard avait réuni pour une parcelle de temps, entre les pointillés d'un voyage, une brassée de jeunes rêves et de désirs de meilleur.

Lorsque, à Furnace Junction, la jeune maman et ses enfants eurent quitté le train dans un après-midi amplement entamé, le silence entre les deux passagers esseulés – Guinniver Weehawken-Hawkings dite Ginger, Friedrich-Gunther Freidenkerleuchturn dit Fred – était de plus en plus singulier.

– Mount Blimp! cria l'agent dans le couloir.

Le jeune homme sursauta, comme frappé de stupeur. Il se redressa, haut, large, embarrassé et cramponné à son chapeau, très rouge, un peu hébété. Il ouvrit la bouche, la referma, fit deux tours sur lui-même, ce qui donna au lieu l'allure d'un tiroir de commode. Il se pencha soudain et formula à toute vitesse une phrase.

– Je vous demande pardon ?

– *Willst du mich heiraten?* répéta-t-il.

Il s'inclina davantage. Elle découvrit le châtain chaud de ses cils. Il lui sembla qu'il avait au coin d'une paupière des...

– Je suis désolée, je ne parl...

La porte croassa. Le contrôleur inséra uniforme et casquette comme il put. Comme le jeune homme demeurait debout, le compartiment eut définitivement des dimensions de blague à tabac.

– Saleté de porte, on a beau lui graisser la patte... Vous changez à Mount Blimp? nota l'agent en parcourant le billet. C'est la prochaine.

Le jeune homme vira de cramoisi à blême.

– On arrive quand ?

– Quatre, cinq minutes.

– Déjà !

Le brave contrôleur de la Pennsylvania Railroad reçut, ce jour-là, la preuve que deux syllabes anodines peuvent contenir toute la détresse du monde.

– Un conseil. Descendez aussi vite que vous pourrez, l'express de Pittsburgh sera à quai et vous n'aurez que trois minutes pour vous y jeter. Vous vous sentez bien? s'enquit l'homme, lui restituant son billet pour examiner celui de la voyageuse.

– Oui... oui, oui.

Vérifications faites, le contrôleur ressortit, laissant à demi ouverte la porte rebelle. Le jeune homme épongea une sueur sur sa joue livide, contemplant la tablette, l'air d'y traquer des rayures.

– Puis-je vous aider? s'inquiéta la jeune fille. Vous paraissez...

Les roues commençaient à ralentir. Il se pencha de nouveau, le bord de son chapeau la touchant presque.

– *Lassen Sie uns heiraten!* fit-il dans un souffle mais avec la même ardeur qu’il aurait hurlé « Au secours ».

Il se frappa la main du poing. Il tanguait, au bord d’un gouffre que lui seul voyait.

– *Leider verstehst Du mich nicht... und ich werde es Dir niemals auf Englisch sagen können!* débita-t-il d’une traite.

– Mais... balbutia-t-elle, alarmée, vous parlez en allemand, je suppose, et je ne...

– *Sag ja! Sag ja, es muss!* jeta-t-il encore, la mine éperdue, les pupilles aux abois. *Oder ich werde sterben...*

– ...?

Il vida, d’une seule lancée, la totalité du filet à bagages, saisit sa valise à lui, ses deux gros sacs à elle, et leurs vêtements.

– Ça veut dire... ça veut dire « Dites oui! Dites oui, il le faut! Il le faut, ou je vais mourir ».

Il l’attrapa par le poignet, l’arracha du siège, et l’entraîna. La porte fila, serviable, comme un patin huilé sur la glace. Emportée, sidérée, Ginger s’envola à travers le couloir, et rebondit sur le quai, le souffle coupé.

Sur la voie contiguë, l’express de Pittsburgh ronronnait avec la placidité d’un puma.

– Vous êtes...! s’exclama-t-elle, effarée, une paume sur ses cheveux comme si les pétales noisette allaient s’éparpiller.

– Cinglé? rugit-il, avec un rire qui aurait pu faire peur. Il n’y a pas le moindre doute! Il reste deux minutes... C’est peu pour faire un choix, je l’avoue.

– Sapristi! Laissez-moi remonter dans...

– En tout cas, à moi, il me faut plus de temps pour choisir entre la glace à la framboise et celle au citron de tante Winnifred, dit-il, très sérieux.

– ... mon train! Je dois... New York...

Elle tremblotait. Il lui mit la veste de tweed sur les épaules. Lui était en chemise, son veston jeté en travers des siennes, car tous ses bras étaient pris.

– Épousez-moi.

– Vous...

Il pressa doucement ses lèvres sur sa joue. Elle cessa de trembler, se mit à frissonner.

– *Ich liebe dich, Ich liebe dich...* Oui, c'est de la folie, une pure folie, mais... Oh, Ginger.

Ils se tenaient au milieu du quai, entre les deux trains immobiles. Au coin de ses yeux... Elle ne s'était pas trompée...

– Plus qu'une minute! haleta-t-il.

... lui aussi avait des taches de rousseur, un quatuor blond à l'angle de la paupière, aussi nettes que des miettes de pain sur une nappe propre. Elle lui jeta soudain les bras autour du cou. Ils s'embrassèrent comme s'ils n'allaient plus jamais se revoir.

– C'est un... adieu? haleta-t-il à la fin.

Il paraissait au désespoir.

– Est-ce que tu m'as donné un baiser d'adieu?

– Non! cria-t-elle. Oh non...

Elle l'agrippa résolument par la manche en direction de l'express de Pittsburgh. Il galopa à sa suite, avec sacs et bagages à tous les étages.

– Les fleurs de pommier au printemps ressemblent à une neige rose! rugit-il derrière son épaule.

– Plus que trente secondes! hurla-t-elle.

Ils se mirent à rire, à haleter, à courir, à rire, à rire, rire.

– De la neige... rose? fit-elle, hors d'haleine, pendant qu'il l'aidait à survoler le premier marchepied qui se présentait.

– Pittsburgh! tonna un type à casquette rouge, loin sur le quai. Piiiiittts-burgh!

Les portes claquées sur ces deux joyeux retardataires et leur barda, l'homme agita un drapeau écarlate. La locomotive expulsa un guilleret plumet de fumée, puis elle s'ébranla.

Elle prit bientôt, et assez rondement, une belle vitesse. Sa ribambelle de wagons tressautaient derrière, manifestement pressés d'aller voir à quoi pouvait bien ressembler une fichue neige rose.

Epreuves numériques